

## D'une piscine l'autre

Cécile Oumhani

*Tunisie, printemps 2015*

Un couloir sous une arcade bleu et blanc, pour passer d'un monde à un autre... Ou est-ce la verrière qui enjambe le ciel et ouvre l'horizon ailleurs, plus loin ? L'odeur du chlore s'engouffre dans mes poumons avec son cortège d'images surgies d'un lointain passé ancré jusqu'à l'enfance. L'eau turquoise était alors une promesse rare, celle d'une mouvance sans fin, où se fondre à loisir. Au-delà des jours... Par-delà toute barrière...

Aujourd'hui une bulle de douceur, à l'abri de l'aspérité des choses, protégée du fracas des humains. L'oubli de tout conflit, si proche soit-il, dans le temps, dans l'espace... Je m'enfonce dans l'eau, enveloppée par la tiédeur ambiante. Personne ou presque. Mes bras cherchent loin ce bonheur qui se dérobe et m'entraîne dans le prisme des reflets. Traverser, puis retraverser... En quête d'une ligne qui trace et marque l'instant, au-dessus de ce qui m'échappe, de ce que je choisis de laisser pour n'être qu'à l'infinie douceur.

Choc d'un corps d'homme, entraperçu aux limites de mon champ de vision, de ce que j'ai inscrit comme ma bulle de douceur. Il pouvait m'éviter. *Devait* m'éviter, dans une piscine presque déserte, à cette heure matinale. Ai-je montré trop d'assurance dans ma trajectoire ? Ou me rappelle-t-il que ce territoire n'est pas à moi ? Que l'investir avec un tel empressement et tant de plaisir relève de l'arrogance ? Que m'y élancer jambes et bras nus signe une intolérable indécence ? Les boutiques autour de l'hôtel ne déclinent-elles pas toute une gamme d'ersatz de maillots de bain, qui vont du rose bonbon au noir le plus lugubre ? Oui, des ersatz de maillots de bain qui ressemblent à des tenues d'astronautes ou à des déguisements de batracien. Pourtant, dans les années 1970 n'entraient dans l'eau couvertes de tissu que de vieilles montagnardes, peu coutumières des plages. Les autres femmes arboraient alors des maillots plus seyants les uns que les autres.

Je resterai imperturbable. La ligne que je suis dans l'eau ne bougera pas d'un pouce, n'en déplaise à celui que je n'ai même pas vu distinctement et dont je n'ai pas croisé le regard. Pas plus que je n'ouvrirai la bouche pour discuter ce qui est mon droit. Je touche la lisière du bassin et reprends mon élan. À nouveau, le contact d'un corps. Bras ou jambe ? Je ne suis pas sûre, sauf que la surface de l'eau autour de moi est pratiquement vide. Et que ma détermination à ne pas renoncer est intacte. Encore quelques traversées et j'aurai assuré mon droit de nager ici. Sans tenue d'astronaute ou combinaison de batracien. Et sans barboter timidement sur les marches... Un jeune couple arrive. Chaperonnée par son mari, la jeune femme en longue robe beige avance un orteil, puis s'engage, tout habillée. Elle reste prudemment cramponnée au rebord. Du coin de l'œil, j'aperçois la silhouette masculine qui a essayé de m'évincer de l'eau. L'homme s'éloigne, puis s'affale sur une chaise longue.

Une femme descend les marches, à l'écart de son mari. Tunique blanc et noir. Un foulard peau de panthère cerne le contour de son visage, à peine marqué par l'âge. Assise, elle bat des pieds et elle me sourit. *Moi, je viens de Libye... Tripoli... Et vous ? ... Oui, quelques jours de vacances. Mes enfants sont chez leur grand-mère. À Tripoli. Un quartier tranquille. Nous avons de la chance... Des destructions ? Oh là là, plus que vous ne pouvez l'imaginer. Une vraie catastrophe... À sept cent cinquante kilomètres d'ici. Un car. Puis un train de Gabès à Tunis et un autre car... Non, la vie n'est pas facile. La guerre... Elle soupire. C'était mieux avant. Toujours une lueur aimable et douce dans ses prunelles. Comment vous appelez-vous ? Moi, c'est Mounira... Elle s'y reprend à deux fois pour répéter mon prénom. Pas facile à prononcer. Elle étend lentement ses jambes dans l'eau. L'onde turquoise s'enroule autour du tissu noir de son pantalon. Elle plisse les yeux, toute à son bien-être. Pensive, après ce que je lui ai dit de la Révolution française. Je refais quelques longueurs. La rejoins. *Mes filles ? Elles sont étudiantes à l'université. Mon fils, il passe son bac l'année prochaine. Elle s'abandonne à**

la tiédeur, s'étire, laisse flotter ses mains. *Je ne sais pas nager comme vous. J'aimerais tellement...* Quelques mots pour lui rappeler qu'il n'y a pas d'âge pour apprendre ce qui nous tient vraiment à cœur. Elle redresse la tête, esquisse une brasse, puis une deuxième. Mounira ne saura pas nager avant de repartir en Libye dans quelques heures. Mais elle aura eu le temps d'en former le projet. De décider... Les traits radieux, elle me fait un grand signe de la main, avant de disparaître, aux côtés de son mari.

Le lendemain, je feuillette le journal. *Libye : Daech prend le contrôle de l'aéroport de Syrte...* À quelques centaines de kilomètres d'ici. Ici, un îlot tranquille dont les rives seraient peu à peu mangées par l'horreur. Le sourire de Mounira, en chemin vers une dévastation que je n'imagine même pas, me revient en mémoire...

J'emprunte la passerelle vers le bassin extérieur. L'eau scintille sous le ciel éclatant. Des Russes, des Allemandes, des Slovaques en maillot sur les chaises longues. Je m'élanche dans l'eau fraîche. Ici, pas de verrière qui enjambe le ciel, ni de tenue d'astronaute. Une invisible frontière qui m'avait échappé hier. Ou aurais-je dû prêter plus d'attention à la voix de Charles Aznavour qui dessinait discrètement les territoires de chacun et surtout de chacune ? *Non, je n'ai rien oublié...* Des femmes en deux-pièces se rassemblent dans l'eau, face aux deux moniteurs d'aquagym en tee-shirt rouge. Les baigneuses se mettent à sauter d'un pied sur l'autre. Elles lèvent un bras puis le deuxième, et recommencent, au rythme de la musique qui vient d'éclipser Charles Aznavour. Elle monte, de plus en plus rythmée. Et les baigneuses accélèrent leurs exercices. En cadence... *Five... Six... Seven...* scandent les moniteurs.

Une jeune femme est debout au bord de l'eau, enveloppée de la tête aux pieds d'une fine mousseline turquoise. Elle est libyenne, pas tunisienne. L'éclat de la couleur exalte la beauté de son visage. Il y a en elle comme une passion qu'elle ne contiendrait pas tout à fait. Son regard est intensément fixé sur les gymnastes. Elle s'approche, trempe l'extrémité de son pied. Tire une chaise et s'installe. Elle ne quitte plus le cours d'aquagym des yeux. Elle frémit ou elle soupire. Je ne saurais le dire, d'où je la vois. Juste que son corps entier exprime l'envie de plonger, de goûter l'eau au diapason avec le groupe qui danse et qui sautille avec entrain. Invisible passerelle, aussi présente que du verre. Aussi transparente aussi. La jolie femme en mousseline bleue reste assise. Elle n'est que désir de rejoindre les baigneuses à la joie de leurs mouvements. Impossible de franchir la frontière qui la sépare du monde et d'elle-même...

« L'État islamique se dote de l'arme aérienne en Libye avec huit avions de chasse », titre le journal de ce matin. La chanson de Charles Aznavour ricoche entre les murs et se perd dans le ciel au-dessus des deux piscines... Dans les années 1970, était-ce à La Sirène ? La terrasse surplombait la plage. La voix d'Oum Kalthoum accompagnait les baignades tard le soir. Elle s'enroulait autour des promeneurs et des promeneuses sur la Corniche à Hammam-Lif. Les nuits n'étaient pas assez longues pour penser à ce que deviendrait le monde.

*Inédit – Droits réservés*

*Cécile Oumhani est poète et romancière. Elle a publié, entre autres, Tunisie, carnets d'incertitude, un journal poétique chez Elyzad en 2013, Passeurs de rives, un recueil de poèmes, aux éditions La Tête à l'Envers en mai 2015, Les Racines du mandarinier, réédition d'un roman en format poche chez Elyzad en septembre 2015. Elle est membre du comité de rédaction.*